

KINO

Gefangen im Film

Arnold Friedman, Familienvater in einer Mustervorstadt, wird wegen Kindesmissbrauchs verurteilt. "Capturing the Friedmans" ist eine spannende Dokumentation über einen der kontroversesten US-Kriminalfälle.

Zum Familienleben gehört die Aufzeichnung des Familienlebens. Die Friedmans filmten alles - bis zum Gang des Vaters und seines jüngsten Sohnes in den Knast. Warum? Das ist nur eine der Fragen, die der Oscar-nominierte Dokumentarfilm "Capturing the Friedmans" bis zum Schluss nicht vollständig beantwortet.

Autor Andrew Jarecki verzahnt Ausschnitte aus rund 50 Stunden eindrucksvollen Heimvideo- und Super8-Aufzeichnungen geschickt mit Interviews, die er 15 Jahre später mit Familienmitgliedern, ErmittlerInnen, Opfern und einer Journalistin führte. Schnell überschattet die grausame Realität die Bilder vom Familienglück.

Die Tragödie beginnt 1987 am Tag vor Thanksgiving, als die Polizei das Haus der Friedmans auf Long Island durchsucht. Im Büro des dreifachen Familienvaters findet sie hinter dem Klavier versteckt einen Stapel Magazine mit Kinderpornografie. Arnold Friedman, preisgekrönter Musiker und beliebter High-School-Lehrer wird festgenommen - gemeinsam mit seinem jüngsten Sohn Jesse, damals 18 Jahre alt.

In der Gemeinde bricht Hysterie aus. Das Schweigen

ist gebrochen. Vier Jahre hat niemand ein Wort gesagt. Plötzlich sprechen alle. Das Strafverfahren entwickelt sich so zur Jagd nach einem "Monster". Am Ende steht eine harte Anklage: Arnold Friedman soll 17 Schüler in privaten Computerkursen mehrfach missbraucht haben, Jesse habe assistiert. Arnold und sein Sohn beteuern monatelang ihre Unschuld. 1988 geben sie auf und plädieren auf schuldig - in der Hoffnung auf eine mildere Haftstrafe. Die Ehe der Friedmans zerbricht, der Vater wählt den Freitod, Jesse verbringt dreizehn Jahre im Gefängnis. 2001 wird er auf Bewährung entlassen.

"Capturing the Friedmans" ist ein Film, der vieles hinterfragt - Familie und Gemeinschaft, Wahrheit und Gerechtigkeit. Aber es ist auch ein Film, der wenig beantwortet. Bedrückend sind dagegen die Erinnerungen der Menschen, die Arnold und Jesse Friedman über viele Jahre begleiteten. Beim renommierten Sundance Filmfestival gewann Andrew Jarecki mit seiner Dokumentation den Grand Jury Prize. Auf seiner Suche nach objektiver Schärfe lässt der Amerikaner alle Parteien zu Wort kommen. Aussagen stehen gegen Aussagen. Übereinstimmungen gibt es kaum.



Ein Blick ins Familienalbum: Familie Friedman sucht das Glück.

Arnold Friedman hatte sich bereits viele Jahre zuvor gegenüber einem Psychiater zu seiner Pädophilie bekannt. "Der sagte zu mir, Sie haben alles unter Kontrolle, Sie brauchen keine Therapie", berichtet der Angeklagte später. Dass dem nicht so war, wollte Friedman nie zugeben.

Ehemalige Schüler berichten über grausame Sexspiele im Unterricht, erinnern sich aber erst nach fragwürdigen polizeilichen Ermittlungen daran - zum Beispiel durch Hypnose. Andere wollen nie etwas von "außerschulischen

Interessen" gesehen haben. An dieser Stelle bietet der Film eine Angriffsfläche. Viele ehemalige Schüler Friedmans beklagen, Jarecki habe den Kontakt zu den Opfern zu wenig gesucht. Eine Mutter geht sogar so weit, zu behaupten, der Filmmacher habe Material unterdrückt, mit dem Jesse Friedmans Schuld bewiesen worden wäre.

Andrew Jarecki stellt sich in seiner Dokumentation auf keine Seite. Und dennoch überwiegt letztlich der Eindruck: Vater und Sohn, beide schuldig. Ein Bild, das der

Amerikaner in den letzten Filmminuten noch einmal wackeln lässt. Jarecki beendet die Dokumentation nicht mit den Aufnahmen der Inhaftierung. Nein, er blickt noch einmal zurück: ein verliebtes Paar beim Tanz, glückliche Jungs auf Papas Schultern, der kleine Jesse als Baby am Klavier. Diese Collage endet schließlich mit einer rührenden Szene, einem Wiedersehen von Mutter und Sohn nach 13 Jahren Haft.

Stephanie Zeiler

LITTERATURE

Le monde merveilleux de Mélusine

José Alfonso Fernández est Espagnol de naissance, mais vit à Luxembourg depuis 1996. Avec sa nouvelle "Lucilinburhuc: le petit château", il rend un sacré hommage à son pays d'adoption.

(cm) - Mélusine serait donc "la reine à perpétuité de l'âme de tous les Luxembourgeois". C'est du moins ainsi que la perçoit José Alfonso Fernández. Voilà une lourde charge à porter pour la jeune femme à la queue-de-poisson qui, comme le veut la légende, reste prisonnière du rocher du Bock, occupée par son tricot. L'auteur Fernández aime les petites histoires et lors de sa promenade le long de l'Alzette, il choisit délibérément de voir le Grand-Duché sous un jour presque trop beau pour être vrai.

La première phrase donne le ton: "Les villes et leurs habitants ne sont autres que le souvenir qu'on en garde et ce que les légendes en racontent." Celui qui se consacre à la recherche sur la question de l'identité luxembourgeoise, s'attendrait peut-être à une remise en question critique de ce concept. Mais il n'en est rien. José Alfonso Fernández entame son périple au Moyen Age et ne s'en éloigne jamais

vraiment. Il est étonnant de constater que l'époque médiévale joue un rôle considérable dans cette promenade, alors que la Deuxième Guerre mondiale est à peine évoquée. "Le texte devait rester léger, la période de l'Occupation me semblait trop difficile à aborder dans ce contexte." La perspective reste mi-historique, mi-mythique. A un moment, les institutions européennes du Kirchberg pointent leurs tours, évoquant davantage une vision futuriste qu'une réalité quotidienne. "Il faut toujours partir du passé pour comprendre le présent", explique l'auteur. Pourtant "Lucilinburhuc" n'est pas une tentative d'analyse, ni d'ailleurs un compte-rendu historique, ni même un essai ou un guide touristique: "J'ai avant tout voulu faire de la poésie."

L'ambition de faire de la poésie n'empêcherait pas une approche critique. Mais lorsque Fernández évoque "tant d'heureux touristes" déambulant à travers la vieille ville et

rêvant qu'ils demeureront "à jamais à Luxembourg", la volonté d'embellir à outrance fait presque grincer des dents. Assis sur le "plus beau balcon d'Europe", l'auteur n'aurait à aucun moment vu un autre visage du Luxembourg? L'Espagnol, qui a refusé une mutation à Strasbourg pour pouvoir rester au Grand-Duché, a également et surtout au début, fait l'expérience de la xénophobie. Pourtant il se dit dans l'ensemble bien accueilli et pour cause: "Je suis un émigré de luxe", reconnaît-il.

Celui qui aborde "Lucilinburhuc" en s'attendant à une mise en perspective critique du pays par un étranger vivant au Luxembourg, sera forcément déçu. Pourtant, la publication est éditée par le CLAE et au sein de l'ouvrage l'essai, très bref, est traduit dans huit langues différentes (entre autres luxembourgeois, italien, portugais, anglais, suédois et même roumain). A défaut de contribuer au débat sur la société multiculturelle,



Fernández encourage ainsi tout du moins la communication entre les peuples.

Dans son prochain roman, l'écrivain projette de traiter du problème de l'émigration, dans un pays qui pourrait bien être le Luxembourg. "La littérature a l'obligation de faire

réfléchir", explique-t-il, pour ajouter enfin: "Elle a également parfois l'obligation de faire rêver. Et cette fois, j'ai voulu faire rêver."